

autres peuples le whisky arrive au même résultat. Il n'y a donc sous ce rapport qu'une différence de goût. Ils sont déjà au nombre de douze à quinze mille dans la Colombie Anglaise, et jusqu'à présent on n'a jamais eu à se plaindre d'eux d'une manière sérieuse. Ce sont de bons ouvriers, ils font d'excellents domestiques, vivent de peu, sont très économes et se soumettent aux lois du pays.

Cette opinion est partagée paraît-il par la commission tout entière, et il est probable qu'on ne s'opposera pas à leur établissement dans le pays.

Tout cela est parfait, mais je ne crois pas que ces étrangers soient cependant des immigrants bien propres à faire du bien à notre pays.

Les différences de race, de sang, de type, d'habitudes, de religion, etc., en feront toujours une secte à part et s'opposeront à une fusion.

De plus, quand on constate que nombre de compatriotes s'expatrient pour aller gagner leur vie ailleurs, on ne comprend pas trop que l'on permette à ces douze mille chinois, qui gagnent environ vingt-cinq piastres par mois, d'enlever au pays chaque année une somme de trois cent soixante mille piastres, dont la plus grande partie passe la mer et va en Chine pour ne plus revenir.

Enfin, on verra à quoi aboutira cette expérience.

* * *

Ce n'est pas de ce côté seulement que le Canada cherche à développer son industrie et son commerce.

À l'autre extrémité de notre pays, au Labrador, une commission d'ingénieurs se disperse en ce moment pour recueillir des renseignements et faire des observations dont le but est de constater s'il est possible de se rendre dans la baie d'Hudson pendant trois ou quatre mois de l'année et, dans le cas d'affirmative, pour établir une ligne directe entre l'Europe et les ports de cette mer, qui seraient reliés alors par chemin de fer au Manitoba et au Nord-Ouest.

Le *Neptune*, qui est parti d'Halifax le 22 juillet, dépose sur la côte, aux points désignés, les observateurs et des provisions pour l'hiver.

Il y aura sept stations, dans chacune desquelles se trouveront un observateur, son assistant, un pêcheur et un esquimau. Leur travail consistera en observations météorologiques qui seront prises de quatre heures en quatre heures.

Ces hommes resteront trois ans dans leur lieu d'exil volontaire. Au bout de ce temps on aura une moyenne d'observations suffisante pour décider la question de navigabilité de la route de la baie d'Hudson.

Les avantages qui résulteraient de l'établissement d'une ligne de vapeurs reliant directement le Nord-Ouest à l'Europe, sont assez évidents pour comprendre l'intérêt que l'on porte à cette expédition.

LÉON LEDIEU.

NOTRE JOURNAL

Pour répondre aux demandes d'un grand nombre de nos abonnés, nous avons commencé la publication de logoglyphes, charades, anagrammes, etc., etc., sous le titre de : "Récréations en famille," et pour compléter cette innovation, nous donnerons toutes les semaines un Rébus, que l'on trouvera au commencement de la première colonne de la huitième page.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les vrais savants sont polis, parce qu'ils savent ce qu'on se doit réciproquement, et ils sont modestes, parce que la connaissance de ce qui leur manque les empêche de tirer vanité de ce qu'ils ont.

J.-J. ROUSSEAU.

L'âme de l'enfant n'est pas un clavier muet dont chaque note ne doit vibrer qu'à son tour ; l'activité propre de l'esprit et l'expérience y font résonner de bonne heure et ensemble des accents nombreux et variés.

CH. GIDEL.

Les superstitions meurent longtemps avant de disparaître, comme les feuilles du chêne qui ne tombent que lorsque de nouvelles les remplacent.

On n'acquiert la vérité qu'au prix d'un long et pénible labeur. Mais souvent une sérieuse réflexion de quelques moments vaut l'expérience de toute une vie.

DÉCLARATION

Raoul (se promène avec agitation à travers le salon et chantonne).—Amour sacré de la patrie, taratata... Si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer, boum... boum...

La comtesse.—Dieu ! quels mélanges d'harmonies diverses, mon ami.

Raoul (va à la fenêtre et bat le rappel sur les carreaux).—Rataplan, rataplan.

La comtesse.—Qu'avez-vous donc à vous agiter ainsi. Asseyez-vous, vous êtes agaçant.

Raoul (après un long silence).—Comtesse...

La comtesse (sans quitter des yeux la tapisserie à laquelle elle travaille).—Mon ami...

Raoul.—Je vous adore...

La comtesse.—Passez-moi mes ciseaux, je vous prie.

Raoul.—Voici...

La comtesse.—Et puis cherchez-moi ma laine bleue.

Raoul (mugissant).—Votre laine bleue, votre laine bleue... Enfin ! la voilà.

La comtesse.—Et puis, voyez donc...

Raoul.—Quoi encore ?

La comtesse.—Rien, mon ami, rien.

Raoul.—Ah ! c'est heureux ! (chantonnant) boum, boum, taratata...

La comtesse.—Que chantez-vous encore là ?

Raoul (sans répondre).—Zing tata boum...

La comtesse.—Mon ami, savez-vous que je vous trouve peu aimable aujourd'hui ?

Raoul (éclatant).—Comment voulez-vous que je sois aimable ? Je vous parle, je vous dis que je vous adore et vous me répondez froidement : "Passez-moi mes ciseaux, je vous prie."

La comtesse.—Qu'aurait-il fallu vous répondre ?...

Raoul.—Hé ! Le sais-je ?

La comtesse.—Eh bien ! je ne le sais pas davantage... à moins de...

Raoul.—Il fallait répondre ce que vous pensiez...

La comtesse.—De votre déclaration ?

Raoul.—Oui.

La comtesse.—Ce que j'en pense ?... Voyons donc ? Ah ! je pense qu'elle est ridicule.

Raoul.—Ridicule ! Le mot est un peu fort, madame, et de plus il peut m'étonner de votre part... Car enfin, vous n'avez pas toujours été, ce me semble, dans les sentiments d'aujourd'hui...

La comtesse.—Ah ! nous y voilà !

Raoul.—Oui, madame, nous y voilà ! Prétendez-vous que jadis, durant le mois que vous passâtes aux bains de mer, vous trouviez mes aveux... ridicules ?

La comtesse.—Vos aveux ? M'en avez-vous jamais faits alors !

Raoul.—Non, mais vous deviez que je vous aimais sans que j'eusse besoin de vous le dire, et comme vous ne me repoussiez point, comme je ne vous paraissais pas anti athique...

La comtesse.—Vous avez cru que je vous adorais... Ah ! ah ! ah !

Raoul.—Eh bien, oui ! Mais si je l'ai cru, c'est que toute votre attitude m'y autorisait.

La comtesse.—Tiens ! Comment cela ?

Raoul.—Ne préféreriez-vous pas ma compagnie à celle des autres hommes ? Ne m'invitiez-vous pas souvent chez vous ? Ne faisons-nous pas ensemble des promenades ? Ne...

La comtesse.—Et toutes ces remarques vous ont amené à cette conclusion lumineuse que je vous aimais ?

Raoul.—Dam !

La comtesse.—Voilà un "dam !" exquis de modestie. Eh bien, mon cher, malgré toute votre perspicacité, vous vous êtes trompé cette fois.

Raoul.—Je me suis trompé, soit ! Vous ne m'aimez pas ; voilà qui est conclu, prouvé, réglé, admis.

La comtesse.—Pas encore trop, si j'en juge par votre colère...

Raoul.—Si, si, vous n'avez aucun penchant pour moi, c'est clair... Mais alors daignez-vous m'expliquer pourquoi vous sembliez m'attirer vers vous, pourquoi vous faisiez naître entre nous une telle intimité, jadis, à la mer ?

La comtesse.—Oh ! c'est bien simple : parce que je m'ennuyais.

Raoul.—Parce que vous vous ennuyiez ?... Et vous osez me dire cela avec ce cynisme... Ainsi, madame au bout de deux jours à bâillé dans sa villa, elle a trouvé le spectacle de l'océan insipide, les plaisirs de la digue monotones, et elle s'est alors demandé entre deux soupis : "Que pourrais-je donc

faire pour me distraire ?" Et puis tout à coup vous avez trouvé : "Tiens ! si je prenais comme passe-temps, comme Polichinelle, le jeune Raoul ? Si je l'enlaçais peu à peu, si je me faisais adorer de lui. Le voir avec ses mines, ses plaintes, ses aveux d'amoureux transi, ne serait-ce pas bien amusant ?" Et vous avez mis à exécution votre projet. Méchamment, vous vous êtes jouée de moi, vous avez voulu me rendre fou de passion.—Et vous y êtes parvenue, madame.—Vous vous êtes moquée de moi un moment et puis vous m'avez rejeté. Vous m'avez broyé le cœur, fait souffrir cruellement, mais vous avez trouvé une distraction joyeuse. Et lorsque j'avoue mon amour, vous me répondez comme tantôt : — "Passez-moi mes ciseaux," ou comme à présent : — "Je m'ennuyais, voilà tout !"

La comtesse.—Bravo ! Je ne vous savais pas si éloquent. Dites-moi, Raoul, vous avez bien fini vos récriminations ? Alors, à mon tour de parler. Je serai peut-être moins brillante que vous, mais aussi je serai moins emportée, et mon histoire aura la froideur d'un apologue.

"Un jour, une belle veuve se trouvant seule, sans amies, au bord de la mer, dans un banal château appelé villa, se dit, après quelques jours de solitude et d'ennui, qu'elle devrait chercher des distractions. Mais lesquelles ? Comme vous disiez si bien, les plaisirs de la digue semblaient monotones à la belle veuve, les connaissances de table d'hôte et de station balnéaire lui répugnaient, et deux ou trois tentatives qu'elle fit pour s'amuser la rendirent encore plus triste. Enfin, elle avisa un jeune prince, suffisamment beau de sa personne, un peu plus spirituel que ses semblables, de plus, avait été grand ami de son mari, et assez honnête homme pour ne point penser à trahir cette amitié. Aussi, la belle veuve ayant réfléchi à toutes ces circonstances, appela le jeune prince auprès d'elle, lui demandant : "Voulez-vous me tenir compagnie, cher prince, voulez-vous être mon ami ?" Et le prince répondit : "Comment donc, belle dame, c'est trop d'honneur que vous me faites et j'accepte avec infiniment de plaisir." Ainsi fut-il conclu, et pendant quelques semaines tout se passa dans les règles communes. Mais voilà qu'un jour la noble dame s'aperçut qu'elle s'était trompée en supposant au prince plus d'esprit et d'honnêteté qu'aux autres en général. Bientôt sa situation d'ami ne lui suffit plus, il voulut changer de rôle, non par amour, mais par amour-propre, et, prenant ses désirs pour des réalités, il pensa que la belle dame était prête à devenir sa femme."

Raoul.—Comtesse !...

La comtesse.—Voyons, n'est-ce pas ainsi ? Vous me disiez tantôt que je broyais votre cœur ; vous avez mal prononcé : c'était votre orgueil que je foulais aux pieds. Vous ne m'aimez pas, mais ma chute vous aurait rendu fier. Ah ! Tenez, je vous vois, vous et vos camarades. D'abord vous êtes très satisfait, très heureux d'avoir été choisi par moi comme ami et, quand l'on émet sur nos relations une réflexion à double entente, vous me défendez contre les médisants. Puis, peu à peu vos compagnons deviennent plus moqueurs, plus pressants. Ils rient de votre discrétion, ils vous en félicitent. Alors vous songez que vous seriez bien malavisé de détruire cette légende qui vous fait tant d'honneur. Vous ne vous défendez pas contre les insinuations et les calomnies, bientôt même vous les accueillez en souriant malicieusement. Et vos camarades, quand ils parlent de la comtesse, se disent avec des clignements d'yeux et des hochements de tête : "Ce Raoul ! quel vainqueur !" Ensuite, il ne vous suffit même plus qu'on vous croit mon futur, il faut que vous le soyez, et c'est ainsi qu'un beau jour vous me déclarez à brûle-point : "Comtesse, je vous adore."

Raoul.—Madame, la raillerie est cruelle, et...

La comtesse.—Allons, la leçon n'a pas profité, je le vois. Au lieu de reconnaître vos torts et de me tendre amicalement la main, vous arrivez de nouveau avec vos phrases ampoulées. Vous ne vous résignez pas à immoler votre orgueil à notre affection. C'est bien ; séparons-nous jusqu'à ce que vous soyez devenu plus raisonnable. Adieu, monsieur.

Raoul.—Adieu, madame. (Il sort.)

La comtesse (seule).—Mon Dieu que les hommes sont bêtes et entêtés.

Raoul (réapparaissant à la porte).—Comtesse...

La comtesse.—Monsieur ?...

Raoul (avec un grand éclat de rire et lui tendant la main).—Je vous adore.

La comtesse.—Je savais bien que vous aviez plus d'esprit que les autres.

CARLOS.